

**La Clinique à L'oeuvre.
Un amour de transfert
Thierry Perles**

Ceci, extrait d'un rêve de détresse et d'appel: de l'immeuble où ça se passe, elle dit:

«C'était une maison qui ressemblait, comme la vôtre.»

Une justesse dans l'énonciation, qui tout à la fois évite et dessine, dessine en évitant (en évitant quoi, d'ailleurs, sinon le fameux moment fécond)? C'est une problématique d'image: renvoi de l'artificielle à la naturelle. Je ne développe pas sinon pour, picorant de-ci de-là dans le texte de Marie-José Mondzain, *L'image naturelle*, affirmer que "*l'histoire de la liberté, telle est l'histoire de l'image*"; et que s'"il n'existe pas, et n'existera jamais une institution ou un ministère ayant pour mission de gérer les figures de la liberté", le psychanalyste pourrait bien être celui qui, loin de les gérer, en soutient la production. Avis au "*praticien de l'absence*"

Voici, tandis que dans l'appel se profile le moment fécond, le dessin du vide qui lui répond (*shabbat*).

Nous entendions l'autre samedi: que moment fécond veut dire aujourd'hui ce que disait hier parole pleine. Parole pleine de quoi? Je vous salue Marie pleine de quoi? Pleine, bien trop pleine. Je recommande la lecture d'un ouvrage qui n'a que la vérité pour visée: *Poupée, anale nationale*, d'Alina Reyes (éd. Zulma, Paris, 1998). Quelque chose fait qu'on glisse d'un trou à l'autre dans la régression qui accompagne l'appel (l'adresse). Et que c'est d'une actualité historique. C'est l'actualité de la crise qui affecte ce qui fait alliance entre l'homme et son image, son semblable, c'est l'actualité du malaise dans la procréation, de se faire malédiction sur la descendance.

À propos de parole vide, j'ai connu une lacanienne éprouvée qui ne voulait pas en démordre: bien que fraîchement sortie de la dite École, elle allait répétant que seule la parole vide l'intéressait. Elle avait raison. Seul le vide accueille.

Écoutez: je suis en train de dire qu'une même question connaît deux formulations équivalentes: "Y a-t-il une clinique psychanalytique actuelle?" et "Lit-on encore Freud aujourd'hui?".

Allons-y pour un essai: il s'agit de morceaux choisis de l'article *Remarques sur l'amour de transfert*.

"Inviter la patiente, dès qu'elle a fait l'aveu de son transfert amoureux, à étouffer sa pulsion, à renoncer et à sublimer, ne serait pas agir suivant le mode analytique, mais se comporter de façon insensée. Tout se passerait alors comme si, après avoir à l'aide de certaines habiles conjurations, contraint un esprit à sortir des enfers, nous l'y laissions ensuite redescendre sans l'avoir interrogé. Nous aurions ainsi ramené à la conscience les pulsions refoulées pour, dans notre effroi, en provoquer à nouveau le refoulement. Il ne faudrait pas se méprendre sur les conséquences d'un tel procédé. Les discours sublimes, comme chacun sait, ont peu d'action sur les passions. La patiente n'en éprouvera que de l'humiliation et ne manquera pas d'en tirer vengeance."

Cependant: "Si les avances de la malade trouvaient un écho chez son médecin, ce serait pour elle un grand triomphe - et un désastre total pour le traitement. La malade aurait obtenu ce que cherchent tous les patients: traduire en acte, reproduire dans la vie réelle ce dont il conviendrait seulement de se ressouvenir et qu'il convient de maintenir sur le terrain psychique en tant que contenu mental."

En fait: "Plus l'analyste donne l'impression d'être bien armé contre toute tentation, plus tôt il arrive à extraire de la situation son contenu analytique. La patiente, dont le refoulement sexuel n'est pas encore supprimé mais simplement repoussé à l'arrière-plan, se sent alors suffisamment en sécurité pour permettre à toutes ses possibilités amoureuses, à tous ses fantasmes de désirs sexuels, à tous les caractères particuliers de ses aspirations amoureuses, de venir au jour et, à partir de ceux-ci, elle va d'elle-même trouver une voie vers les fondements infantiles de son amour."

Retenons bien ce que disent les deux paragraphes qui suivent: "Il est exact que cet état amoureux n'est qu'une réédition de faits anciens, une répétition de réactions infantiles, mais c'est là le propre même de tout amour et il n'en existe pas qui n'ait son prototype dans l'enfance. Le facteur déterminant infantile confère justement à l'amour son caractère compulsif et frisant le pathologique."

"En résumé, rien ne nous permet de dénier à l'état amoureux, qui apparaît au cours de l'analyse, le caractère d'un amour « véritable ». Son apparence peu normale s'explique suffisamment si nous songeons que tout état amoureux, même en dehors de la situation analytique, rappelle plutôt les phénomènes psychiques anormaux que les états normaux. Quoi qu'il en soit, l'amour de transfert présente quelques traits propres qui lui assurent une place à part. 1° C'est la situation analytique qui le provoque; 2° La résistance qui domine la situation l'intensifie encore; 3° Ne tenant que fort peu compte de la réalité il s'avère plus déraisonnable, moins soucieux des conséquences, plus aveugle dans l'appréciation de l'être aimé, que ce que nous attendons d'un amour normal. N'oublions pourtant pas que ce sont précisément ces caractères anormaux qui forment l'essentiel d'un état amoureux."

Freud paraît savoir quelque chose du père qui chemine près de chaque femme. Sait-il quelque chose de la sexualité féminine? Il se montre en tout cas tout à fait à même de prendre la mesure et d'élaborer ce qu'il en est de la part féminine de la sexualité masculine. Mais la question essentielle, la voici: a-t-on lu l'infantile et le retour? Comment pense-t-on aujourd'hui la répétition (si on la pense encore)? Qui dit aujourd'hui de quoi ce serait la répétition, son rapport avec le plein et le fécond? Ces termes, qu'en fait-on aujourd'hui? Comment les évite-t-on? Ou pas?

Un amour deux transferts: le mensonge est dans le deux, le multiple. Fidèle à sa réputation, il n'en révèle pas moins la vérité, celle du Un, et c'est bien ce qui nous importe: qu'est-ce que le Un (ou sa passion)? Quel est son prix? Le mensonge et la vérité, qu'organisent-ils ici sinon le jeu alterné du mépris et de la méprise, de la femme et du juif, nos chers élus?

Cheminons encore un moment entre perversion et symptôme, dans la fraîcheur d'un amour de transfert. Allons au symptôme, avec une question: ce qu'on va lire n'est-il pas aussi, si brillante qu'en soit la thèse, un certain effet de cette horreur du symptôme, le symptôme de cette horreur dans une certaine théorie psychanalytique?

Il s'agit de l'article "symptôme" de *L'apport Freudien*, publié chez Bordas, sous la direction de Pierre Kaufmann (il vient aussi d'être édité en poche). Cet article est signé par Charles Melman.

La chance de Freud fut de partir du symptôme", commence-t-il, pour aussitôt souligner que la visée d'une santé mentale idéale n'était pas le propos de Freud.

Puis: *"Par bonheur aussi ce symptôme était, comme on sait, hystérique. Or, qu'est-ce qui se donne à entendre dans l'hystérie sinon le sujet quand il est en panne ou interdit d'expression? Qu'il l'ait voulu ou pas, Freud s'est trouvé ainsi confronté à l'énigme moderne par excellence, celle des limites du pouvoir de la parole et donc de la saisie de soi et de l'objet. Ces limites sont-elles contingentes - historiquement, culturellement déterminées, voire réservées à un sexe ou bien nécessaires, et alors, de quelle nécessité relèveraient-elles? Un débat se trouvait ainsi ouvert entre «maladie» et «guérison» puisque celle-ci implique - cf. le complexe d'Œdipe - une reconnaissance de la limite impérieuse de ce pouvoir. La «guérison» paraît ainsi relever du symptôme par destination si elle nécessite le renoncement à l'objet d'élection et, du même coup, à l'être. La «maladie» en revanche semble liée à la tentative d'éviter une telle limitation, celle que le mythe œdipien va faire appeler «castration» puisque l'accès à l'exercice sexuel passe par un renoncement au désir originare.*

Le symptôme névrotique, à proprement parler, est ainsi produit par le refus de la contrainte qu'appelle l'accès à la vie sexuelle, du renoncement malheureux qu'elle demande. En même temps qu'il cause inhibition ou angoisse, il nourrit une jouissance dite pré-génitale, centrée en tout cas par les orifices du corps et dont la fixation peut faire obstacle à la cure. Pourquoi la «guérison» passerait-elle par la perte d'un objet essentiellement attaché au corps et dont le recel peut paraître valoir plus que l'hypothétique et maladroite jouissance sexuelle promise ?"

Je dis que cet article est exemplaire, à bien des égards. La place qu'y occupe le terme d'élection mériterait cependant d'être mieux dégagée, car c'est cette élection qui sans aucun doute organise la jouissance du symptôme. C'est dans cette même perspective qu'il faut, je crois, ajouter à la phrase qui dit : *"... si elle nécessite le renoncement à l'objet d'élection et, du même coup, à l'être"*, ceci: *"c'est à dire à être cet objet d'élection dans l'amour du Père"*.

La question est maintenant bien évidemment de savoir ce dont relève la "limitation du pouvoir de la parole" alléguée. Ineffectivité de l'appel, ou de l'adresse, voilà comment on comprend d'abord les limites du pouvoir de la parole. Fallait-il pourtant parler de *panne* ou *d'interdit d'expression*? On peut parler de ce qu'on veut, mais ça conditionnera en partie ce qu'on fera ensuite. Par exemple si c'est panne, on s'autorisera l'émission d'un interdit sur la jouissance qui en résulte. Alors qu'il semble plutôt que ce soit d'impossibilité, tout au moins circonstancielle, qu'il s'agisse... Souvent le terme de renoncement vient là, quand il s'agit de penser l'agent de la limitation: c'est une pirouette, qui contourne la difficulté en empruntant

l'allure du devoir: il faut renoncer, ne serait-ce que pour accéder à autre chose... La pirouette a sa caricature, la galipette, car si rien ne permet d'attendre qu'une limitation apparaisse là où on a d'abord identifié une toute puissance, alors ce sera à la direction de la cure de l'imposer - en la garantissant au besoin d'une carotte génitale, promise en compensation.

Mais on n'a pas besoin de la caricature pour saisir la complexité des questions que soulève cette notion de limitation des pouvoirs de la parole.

Car j'insiste. Ne vient-on pas de voir avec Freud que cette limitation est toute relative, puisqu'elle se lève dans certaines conditions: le transfert, l'amour, et ajoutons la foule, ou du moins quelque chose du collectif. Là, la toute-puissance des pensées trouve un régime de quasi-effectivité: alors comment peut-on parler de limitation du pouvoir de la parole?

Je n'ai pas de solution pour résoudre la complexité, ni même l'empêcher de passer à la perplexité, mais j'interroge tout de même le rapport du symptôme au transfert: pourquoi, plutôt que d'en venir au comble qui consiste à utiliser le transfert afin de faire entendre une limitation qui n'a lieu que hors-transfert, ne pas reconnaître d'emblée que ce cher transfert a le pouvoir de rendre au symptôme son expressivité?

C'est alors pourtant que les conditions pourraient apparaître d'une élucidation des coordonnées du si cher, c'est à dire aussi bien de celles qu'elles reproduisent. Celles-ci touchent à un chiffrage généalogique lui-même d'une complexité souvent plus grande que celle de l'œdipe, indiquant dans la constellation du désir de l'Autre (l'amour du père évoqué plus haut) la place d'un objet tout à la fois libidinal et mélancolique. Le "savoir" qui en résulte donne existence au sujet à un point tel qu'il paraît difficile de se contenter ensuite de l'expression de *limitation du pouvoir de la parole*.

Thierry Perlés

Paris, le 25/6